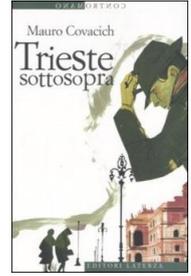


COVACICH Mauro, *Trieste sottosopra* (Laterza, 2006, 120 p., trad. Giorgio Gellini, 2014)

Titre complet : *Trieste sottosopra, quindici passeggiate nella città del vento* (Trieste sens dessus-dessous, quinze promenades dans la cité du vent).



Pour qui se lance dans le grand bain de l'italien dans le texte, en v.o sans sous-titres, commencer par ces quinze brèves promenades de Mauro Covacich, cet auteur triestin contemporain (né en 1965) est comme profiter de la présence rassurante d'un maître-nageur au bord du bassin.

En effet même sans saisir tout le vocabulaire, d'autant qu'il vient souvent du langage parlé sur place qu'on ne trouve pas dans un dictionnaire classique, on entre immédiatement dans l'atmosphère de l'écriture de l'auteur avec cet humour, parfois noir, qui court sous tous ses textes : une distance amusée, un regard lucide sur cette ville dont on sent qu'il l'aime autant qu'il peut s'agacer de ses particularités et de ses mythes.

Il n'hésite pas non plus à déplorer ses noirceurs, celles du nazisme et du fascisme lorsqu'il s'agit de la visite du four crématoire dans *La Risiera di San Sabba* ou de la dernière lettre de son amoureux condamné à mort à sa compagne Laura in *Piazza Oberdan, due innamorati*.

Dès la première nouvelle *Sissi col piercing*, nous sommes dans le mode anti-touristique avec les malheureux collégiens hongrois qui rêvent, après six heures de car, de se coucher dans l'herbe, de jouer au ballon, au lieu de suivre la visite d'une conférencière trop sérieuse et dont seuls réveilleront l'intérêt les jolis nombrils avec piercing de deux jeunes employées assises au bord d'une fontaine pendant leur pause, deux modernes Sissi, tranquillement provocatrices.

Et Covacich s'attaque au mythe de Sissi comme il va s'attaquer à celui de tous ces écrivains célèbres dont viennent s'émouvoir les touristes, dans *Par les rues du centre, en feuilletant Svevo*, en évoquant tous ces lieux et cafés historiques, vrais ou faux, où les voyageurs vont chercher la trace de leurs écrivains préférés : outre l'inévitable Svevo, les frères Stuparich, Virgilio Giotti, Umberto Saba, Scipio Slataper, James Joyce, Boris Pahor.

Il se moque même de la célèbre et terrible Bora de Trieste (*Bora a San Luigi*), ouragan légendaire, fantôme de la ville, qui n'existerait que pour impressionner les touristes, comme l'haleine d'un tigre de papier.

Une des promenades les plus savoureuses, *I caffè e il caffè*, est celle que consacre Covacich au café de Trieste qui peut selon lui rivaliser sans peine avec le café napolitain ! La seule façon de le commander fait de vous un connaisseur ou un profane face à la maestria des garçons de café quand ils répercutent plusieurs commandes d'un seul souffle.

Il conclut son texte sur une interrogation un peu vertigineuse ("sotto sopra") sur le caractère littéraire de Trieste : est-ce une ville d'écrivains, ce qui fait qu'on y aime jouer avec le nom des choses, café compris, ou une ville où on joue depuis toujours avec les mots ce qui en a fait une ville d'écrivains ? Cette quatrième promenade est un exemple assez parfait du style et de l'humour de l'auteur.

A travers ces exercices de style d'un triestin passionné, le lecteur en apprend beaucoup sur Trieste la cosmopolite, entre autodérision voire déploration et admiration, et il devine, à la tendresse, à la force, à l'envol de nombreux passages, qu'il n'aurait pas le droit de s'autoriser sans précaution cette audacieuse liberté de regard à laquelle Mauro Covacich semble l'inviter.

Nicole ZUCCA  
septembre 2020